

sant moi-même de l'agriculture, j'ai intérêt à me renseigner sur les progrès accomplis par ceux qui en font une spécialité, et ensuite parce que M. Barnard est directeur de l'agriculture de la province de Québec. Je suis un croyant en agriculture. C'est-à-dire que ma conviction profonde, appuyée sur la connaissance que j'ai de notre population, est que nous sommes et devons nous appliquer à être un peuple de cultivateurs. Cela n'implique pas qu'il faut s'adonner exclusivement à la culture du sol et négliger le reste, l'industrie, les affaires, etc. Non, je veux exprimer l'idée que l'agriculture est notre ressource la plus ample, la plus naturelle, la plus certaine, la plus généralement profitable.

Donc, j'ai décidé de voir, de mes yeux, la ferme expérimentale de M. Barnard pour les raisons que j'ai indiquées.

Le sol, sur le chemin des Forges, est pauvre.

La ferme expérimentale est, sous ce rapport, semblable à celle de ses voisins. M. Barnard après l'avoir exploitée, il y a plus de vingt-cinq ans, n'en a repris possession que dans l'automne de 1884 à 1885. Il n'a donc pu faire beaucoup d'améliorations au sol, encore. Il a conduit une campagne vigoureuse contre le chiendent qui l'avait envahi et ensemencé quelques pièces en graine de trèfle. Il a, par exemple, préparé les rives au travail d'amendement qu'il va entreprendre. Une partie de la terre qui est longée par le Saint-Maurice, est de la glaise pure. C'est naturellement la partie basse. Elle est séparée de la partie haute, la partie de sable, par une série d'élévations, de côtes. M. Barnard a aplani ces élévations et pratiqué des montées faciles. Il va, maintenant, charroyer de la glaise et de la terre noire sur le sable, à raison, je crois, d'une cinquantaine de voyages à l'arpent.

Cette amélioration portera assurément ses fruits : elle changera la nature du sol et d'une mauvaise terre en fera une bonne.

Combien de cultivateurs peuvent en faire autant et améliorer chaque année une portion de leurs terres ?

La ferme expérimentale a sept arpents de largeur sur quarante de longueur. Elle est divisée par une allée qui permet de conduire tous les soirs le bétail à l'étable. Car, chez M. Barnard, les vaches couchent invariablement à l'étable où elles sont traites matin et soir.

Les vaches laitières sont au nombre de vingt-et-une, la plupart demi et trois quarts *jersey*, et filles de "Rioters Pride," l'un des beaux *jerseys* de l'Amérique, frère de "Mary Ann of St. Lambert." Il y a parmi elles de fins types vrais *jerseys*.

"Albert Rex Alpha" est un magnifique animal. Il passe rarement à la quarantaine de plus beau taureau. Il est enregistré à l'"American Cattle Jersey Club."

Les étables sont uniques, je crois, dans leur genre. Très-simples, comme on va le voir, elles réalisent un modèle complet de bon marché et de commodité. Elles entourent sur trois côtés la grange, au-dessous de laquelle est la cave à fumier dans laquelle sont jetés tous les engrais au moyen de petites portes pratiquées de distance en distance.

Elles ont quinze pieds de largeur. A la tête du bétail est une grande allée par laquelle la nourriture est distribuée dans de grandes brouettes à deux roues qui sont conduites sur deux rails formés de pièces équarries sur une face seulement.

A l'arrière du bétail est une autre allée pour le nettoyage, l'entrée du bétail, etc.

Les bêtes à cornes ne sont pas séparées les unes des autres. Elles sont attachées par des chaînes en fer avec anneaux, qui passent dans des poteaux en bois fixés au plancher de haut et au sol. L'anneau étant ainsi mobile la chaîne descend ou monte suivant que l'animal est couché ou debout.

La longueur des *stalls* n'est que de quatre pieds et trois pouces, à part de la place occupée par les crèches, qui sont sur le sol. Tout le fumier tombe dans un conduit, une auge en bois fixée dans la terre et profonde de sept à huit pouces. Ces

auges portent les urines dans la cave aux engrais où elles vont arroser le fumier.

Le pavé de l'étable est en terre glaise et a trois pouces d'épaisseur. C'est-à-dire que sur le sol on a battu trois pouces de glaise, on a placé les crèches, les auges à l'eau, les poteaux destinés aux chaînes, à l'auge à fumier et tout a été dit : on a installé le bétail, et le bétail y est très confortablement.

Avec ce système, aucune litière n'est nécessaire, et à la ferme expérimentale on n'en emploie pas.

La nourriture est invariablement mouillée et coupée avec un hache-foin mu par un pouvoir à cheval. Quand elle est mouillée à l'eau froide, on la laisse fermenter quarante-huit heures ; à l'eau chaude, vingt-quatre heures. La ration d'une tête de bétail, par jour, est : 10 livres de paille, 5 livres de foin, 3 livres de moulée. On augmente pour les vaches auxquelles on veut faire donner du lait en grande quantité. La nourriture est dans les brouettes qui servent à la transporter. Le foin, la paille, la moulée tout mélangés : on y ajoute un peu de sel : on mouille et on couvre la brouette.

Je ne connais pas de système plus économique que celui-là pour l'entretien et la nourriture du bétail. La grange au milieu, sous la grange la cave à l'engrais ; la grange entourée par les étables ; l'eau distribuée par une pompe refoulante dans toutes les parties des étables.

La porcherie est attenante à la cave aux engrais à laquelle les porcs ont accès, mélangeant ainsi les fumiers et favorisant la fermentation.

L'objectif de la culture de M. Barnard est l'élevage pour la production du beurre. Le croisement des races *jersey* et canadienne est propre à créer, sans aucun doute, une race laitière de premier ordre. M. Barnard a fait des expériences qu'il importe de signaler aux ennemis de la vache canadienne, aux partisans quand même du bétail étranger. Vingt livres de lait de vaches *Ayrshire* ont donné, en moyenne, une livre de beurre ; douze livres et trois quarts de lait de vaches *jersey-canadiennes* ont donné en moyenne encore, une livre de beurre.

Sous le rapport des instruments, la ferme expérimentale est bien pourvue de tout ce qui est nécessaire pour une culture rapide et économique.

Les observations que j'ai faites, dans ma visite, me sont profitables ; et je me crois, sans vantardise et sans orgueil, plus renseigné en agriculture, que la plupart de nos cultivateurs. Donc, il serait de la plus haute importance que nous eussions, que la province eût une ferme, ou plusieurs fermes expérimentales qui seraient là, comme des écoles pratiques, à la portée de tous, dans lesquelles seraient faites toutes les expériences propres à favoriser le progrès dans la culture en Bas-Canada, expériences dans les instruments nouveaux, les semences, l'élevage, etc., etc. Peu d'argent suffirait pour atteindre cet objet : la dixième partie de ce que nous dépensons, en pure perte, pour les sociétés d'agriculture.

(Le Canadien.)

UN HABITANT.

#### AUTRE LETTRE D'UN HABITANT.

Je vous rendais compte, il y a quelques jours, de ma visite à la ferme expérimentale de M. Barnard et je souhaitais voir une institution de ce genre s'établir bientôt pour servir d'école à toute la province. Je désire développer un peu plus au long ma pensée.

Cette institution serait sous le contrôle du directeur du *Journal d'Agriculture* qui, lui, à son tour, serait sous la surveillance d'un bureau composé d'amis dévoués du progrès agricole. Leurs fonctions seraient gratuites, et ils seraient